

Une nouvelle fois

Les prolétaires
n'ont pas
de patrie

LES politiciens avoués de la bourgeoisie ont toujours invoqué pour la défense des intérêts de leur classe, pour justifier l'exploitation et les guerres, les nécessités de l'indépendance nationale. Mais aujourd'hui que ces hommes, malgré les réticences superficielles des Herriot et des Daladier, acceptent de voir « le pays » perdre une partie de sa « souveraineté » dans une sorte de super-Etat, aujourd'hui qu'il va falloir que la bourgeoisie trouve autre chose que l'indépendance nationale pour engager les peuples à souffrir et à travailler davantage, aujourd'hui que la classe ouvrière ne-marche plus pour la défense de la Patrie, du Droit, de la Liberté (de leur droit, de leur liberté), voilà les politiciens « de gauche » qui assurent la relève, qui ramassent le drapéau de l'indépendance nationale en engageant les travailleurs à tout y sacrifier.

A l'appel de Staline, voici les dirigeants du P.C.F., trahissant une fois de plus les intérêts ouvriers, au profit de la défense d'une fraction impérialiste : le bloc oriental. Car qui fera les frais de leur « indépendance nationale » ? Les travailleurs qui en travaillent plus et en consomment moins pourront permettre au capitalisme français de se dégager (un peu) de l'emprise américaine. Pour diviser ses ennemis, Staline veut donc que les ouvriers européens soient exploités et surexploités au profit du patronat et de l'Etat français.

Pour nous, anarchistes révolutionnaires, il n'y a pas à choisir entre les divers clans capitalistes et nous savons qu'un impérialisme affaibli comme celui de la France n'en est que plus exploiteur, plus âpre, plus barbare.

Nous devons combattre l'impérialisme sous quelque forme qu'il se présente et dans notre propre pays d'abord ; une victoire sur le capitalisme français, c'est un affaiblissement du capitalisme international, c'est l'exemple montré aux autres prolétariats, c'est la démonstration de la puissance ouvrière.

Nous ne voulons pas parler ici de la lutte pour l'indépendance des peuples coloniaux, qui recouvre une revendication sociale, révolutionnaire, qui n'est le soutien d'aucun impérialisme.

Nous voulons parler de ce qui se passe en Europe par exemple où le soutien de l'indépendance nationale n'est que le soutien du capital et de l'Etat.

Qu'avons-nous de commun avec nos maîtres et nos exploiteurs ? Que signifie pour nous l'indépendance nationale ? Préférons-nous être exploités par des capitaux français que par des capitaux étrangers ? Préférons-nous mourir sous un uniforme ou sous un autre ? Qu'avons-nous à défendre ?

La réponse est claire, Marx, que les « marxistes » ont oublié, l'a donné il y a longtemps : « Les prolétaires n'ont pas de patrie ». Ce que nous avons à défendre : notre vie, ou à conquérir : notre liberté, c'est-à-dire la gestion ouvrière de la société, nous la faisons contre nos maîtres, ceux de notre propre pays aussi bien que contre les maîtres importés.

Pour les exploités, la lutte est à mener aux côtés de tous les exploités de tous les pays, contre les exploitateurs de tous les pays.

La F.A., fidèle porte-drapeau de l'internationalisme prolétarien, dans la perspective du 3^e Front Révolutionnaire, crie aux travailleurs de France :

« Vous n'avez rien à défendre sous le couvert de l'indépendance nationale. La guerre de classes continue ».



STALINE VEND LES TRAVAILLEURS

LE LIBERTAIRE
ORGANE DE LA FEDERATION ANARCHISTE

Cinquante-sixième année. — N° 331

JEUDI 23 OCTOBRE 1952

LE NUMERO : 20 francs

Fondé en 1895 par Louise MICHEL et Sébastien FAURE

INTERNATIONALE
ANARCHISTE

Capitalistes Franco-Américains

BAS LES PATTES EN INDOCHINE

LES meilleures plaisanteries sont toujours les plus courtes. Il ne s'agit malheureusement pas d'une plaisanterie, ou si l'absurdité de la chose peut nous porter à la considérer comme telle, ce serait plutôt, pour préciser le genre, une sinistre plaisanterie. La presse annonce : « Grande bataille imminente... Nghialo encerclé... On annonce au quartier général français que la bataille sera très dure et étant donné la topographie des lieux, très longue... ». Alors, ça recommence, ou plutôt ça continue de plus belle. Il va encore y avoir des hommes tués, d'autres estropiés pour le restant de leur existence, des villages détruites, des indigènes sans abri en train de fuir avec leurs enfants dans les montagnes du pays Thaï, et tout ça pourquoi ? Là-bas en Indochine l'impérialisme français n'a même pas l'excuse, qui d'ailleurs n'en est pas une, de la légitime défense. Il occupe l'Indochine comme les nazis occupèrent la France. Il massacre des populations qui veulent être chez elles et tout ça encore une fois pourquoi ?

« La France a des intérêts en Indochine. » Ah ! laissez-nous rire. D'abord la France, nous, on ne connaît pas. Les Français qui, ça on sait. Il y a des gars à Paris, à Marseille, à Toulouse qui travaillent dans les usines et dans les ports. Il y a des paysans

en Auvergne, dans le Morvan, qui cultivent la terre des autres ou le maigre bout de champ qu'ils ont pu s'acheter pour plus tard quand ils seront trop vieux pour qu'on veuille encore les employer, ca ouï, on connaît, ce sont des Français. Mais les Français n'ont pas d'intérêt en Indochine. Nous voulons bien en arrêter 500, 1.000 ou 5.000 dans les rues ou sur les chemins et leur demander : « Vous avez des intérêts en Indochine ? » Et sur les 5.000 s'il y a seulement un qui acquiesce ou même qui comprend l'absurde question, alors on veut bien s'engager, parce qu'on est bien tranquille sur le résultat de l'enquête.

Oui, bien sûr, il y a de jeunes gars qui, de temps en temps, s'engagent. Il y a des malheureux accusés à la misère, qui cèdent aux offres mirabolantes des bureaux de recrutement plutôt que de crever de faim tout doucement à Paris... Il y a les gosses de riches qui viennent de faire leur premier chagrin d'amour et « qui ne s'en remettent jamais ». Il y a de jeunes hommes sans métier et qui souffrent de ne pas en avoir et qui s'engagent pour apprendre la radio. Mais nous, on n'appelle pas ça des volontaires. Ces trois catégories susnommées on les appelle respectivement des désespérés, des imbéciles et des naïfs.

Evidemment si nous allions poser notre absurdité question à la Chambre des députés ou dans les milieux que hante la haute finance américaine, là où, on nous comprendrait. Là où, il y aurait de gros et gras boshommes pour nous expliquer que les ca-

14 octobre.

Comme il se doit, pour une organisation révolutionnaire, nous avons pris une attention extrême aux travaux de ce congrès. Et dès la semaine dernière, dans l'editorial de notre « Libertaire », notre organisation a pris position sur le rapport Malenkov.

Nous avons aussi sonné l'alarme, appelé à la vigilance la classe ouvrière de notre pays et les ouvriers de l'avant-garde révolutionnaire du monde entier.

envers la nouvelle politique de l'U.R.S.S. Ligne politique qui n'est qu'un changement de tactique imposé aux partis staliniens opérant dans les pays capitalistes.

Dans l'editorial de notre numéro du

Camarades communistes

ANSI le 19^e congrès du parti communiste de l'U.R.S.S. a pris fin sur le discours de clôture prononcé par Staline au soir du

14 octobre.

Comme il se doit, pour une organisation révolutionnaire, nous avons pris une attention extrême aux travaux de ce congrès. Et dès la semaine dernière, dans l'editorial de notre « Libertaire », notre organisation a pris position sur le rapport Malenkov.

Nous avons aussi sonné l'alarme, appelé à la vigilance la classe ouvrière de notre pays et les ouvriers de l'avant-garde révolutionnaire du monde entier.

STALINE :

« Jadis la bourgeoisie se permettait d'être libérale, préconisait des libertés démocratiques, bourgeoises, et pouvait ainsi acquérir la popularité. Il ne reste plus trace du libéralisme aujourd'hui. Il n'existe plus que la prépondience de l'individu. Les droits de l'individu ne sont reconnus maintenant qu'aux forts qui possèdent le capital, et tous les autres citoyens sont considérés comme un simple matériel humain apte à l'exploitation.

« Les principes de l'égalité des droits demeurent seulement pour la minorité exploitante, et l'absence de droits est le lot de la majorité exploitée des citoyens. Le drapeau des libertés démocratiques bourgeois est jeté par-dessus bord. Je pense que ce sera à vous, représentants des partis communistes et démocratiques, de le relever et de le porter de l'avant si vous voulez rassembler autour de vous la majorité du peuple. Nul autre ne pourra le relever.

« Jadis la bourgeoisie était considérée comme la tête de la nation. Elle défendait les droits et l'indépendance de la nation, les placant avant tout. Il ne reste plus trace du principe national. Aujourd'hui, la bourgeoisie vend pour des dollars les droits et l'indépendance de la nation. Le drapeau de l'indépendance est jeté par-dessus bord. Il est hors de doute que c'est à vous, représentants des partis communistes et démocratiques, de lever ce drapeau. »

16 octobre il était écrit : « ... les travailleurs accepteraient-ils d'être une fois de plus une monnaie d'échange ? Car c'est bien un marché que propose Staline : Ecartez-vous de l'Amérique, et le parti communiste s'adoucira et vous pourrez même l'interdire ! »

Il n'a fait aucun doute que ce congrès était plus une proposition publique de marchandise aux gouvernements bourgeois européens, qu'un congrès de parti. Les changements de structures, de statuts, etc... servant de prétextes à sa réunion.

Après avoir pris connaissance du discours de Staline, et particulièrement après la lecture du passage sur l'hostilité de la bourgeoisie, que nous reproduisons au milieu de cet article, René LUSTRE.

(Suite page 2, col. 5.)

Un article infâme
sur les prisons de Franco

UNE journaliste fasciste a osé écrire dans « La Dépêche du Midi » du 6 octobre un écoeurant article à la gloire des prisons espagnoles.

Mais lisez plutôt :

On m'avait dit, lors de mon dernier séjour en Espagne :

— Vous vous émerveillez de l'effort de reconstruction patiemment pourvu malgré nos incendies, famine et l'absence d'outillage ? Vous admirez les réalisations ? Vous vous étonnez de trouver notre pays si différent de la caricature qu'en donne parfois l'étranger ? Les milliers de touristes qui parcourent depuis quelques années les routes espagnoles partagent votre surprise. Parce qu'ils

ont observé, ils jugent plus sainement et dévient nos meilleurs propagandistes. Mais vous n'avez pas tout vu. Savez-vous, notamment, que nous sommes très orgueilleux de nos prisons et fiers de les montrer. Au concept archaïque de l'Etat policier, asphyxiant le dénuement maternel murs, l'absurdité de ses barreaux, interdisant l'expression, nous avons substitué celui de la rédemption par le travail, le sport, l'étude. L'art. Loin d'être traités comme des matricules et retranchés du reste des hommes, nos prisonniers s'instruisent, gagnent de l'argent en travaillant et peuvent, à certains jours, recevoir leurs familles !

Jeanne Antonelli, auteur de l'article, oublie de préciser qu'il s'agit d'une fêlée religieuse, elle oublie de parler des prisonniers politiques au sein de celle-là. Citer, par exemple les quelques instants au cours desquels, une fois par an, le prisonnier peut voir ses enfants, alors qu'il ne dit pas un mot du régime quotidien de famine, des cellules suintantes d'humidité, livrées à la vermine et surpeuplées.

Mieux, Jeanne Antonelli, un personnage détesté qui s'agit d'une fêlée religieuse, elle oublie de parler des prisonniers politiques au sein de celle-là. Citer, par exemple les quelques instants au cours desquels, une fois par an, le prisonnier peut voir ses enfants, alors qu'il ne dit pas un mot du régime quotidien de famine, des cellules suintantes d'humidité, livrées à la vermine et surpeuplées.

16 octobre il était écrit : « ... les travailleurs accepteraient-ils d'être une fois de plus une monnaie d'échange ? Car c'est bien un marché que propose Staline : Ecartez-vous de l'Amérique, et le parti communiste s'adoucira et vous pourrez même l'interdire ! »

Il n'a fait aucun doute que ce congrès était plus une proposition publique de marchandise aux gouvernements bourgeois européens, qu'un congrès de parti. Les changements de structures, de statuts, etc... servant de prétextes à sa réunion.

Après avoir pris connaissance du discours de Staline, et particulièrement après la lecture du passage sur l'hostilité de la bourgeoisie, que nous reproduisons au milieu de cet article, René LUSTRE.

(Suite page 2, col. 5.)

PERON, le bourreau
du prolétariat argentin

A PRES la mort de sa femme, Eva

Régina, honorée à l'inverse de ses

conseurs inlassablement poursuivis par les flânes-maquerelles de toutes les polices du monde, le dictateur Juan Peron, accentua la répression contre la classe ouvrière argentine, la partie la plus saine de celle-ci qui s'est toujours refusée à se plier à la dictature et qui continue, malgré les arrestations des siens, à lutter, donnant ainsi une preuve que le besoin d'émancipation, de la liberté n'est pas le sentiment de ses quelques responsables, mais l'ensemble d'elle-même.

Le syndicat officiel (C.G.T.) proposa, l'abandon d'une journée de salaire de tous les ouvriers argentins afin d'ériger un monument à celle qui exerça une dictature féroce sur le mouvement syndical. Les ouvriers du port de Buenos-Aires, adhérents à la F.O.R.A. (organisation anarchico-syndicaliste vivant dans la clandestinité, n'ayant ni locaux, et ne pouvant imprimer librement ses journaux), refusèrent.

Les responsables de ce syndicat, S.O. R.P. (Société de Résistance des Ouvriers

Robert JOULIN.

(Suite page 2, col. 1.)

Les 200 fr. du "LIB"

Ropir	200	Estila	300	Blanchard ..	500	Thommeril ..	150
Richard ..	200	Marseille ..	200	Joinnat ..	100	Bustre	150
Marcel ..	100	Michel ..	800	Durand Mtr.	200	Sola	200
Paul Roll ..	100	Bernard ..	400	Vigier	100	Vigier	200
Arnaud ..	200	Rémy	400	Appel	500	Appel	200
Bernard ..	2.000	Deleuze	1.000	Gressy	200	Egane	200
Parent et X ..	100	Serré	100	Germann	200	Perito	300
Roger ..	1.000	Pardes	50	Satano	500	Durand	200
Un camarade ..	100	Bonnet	100	Durand	200	Beuton	200
Italien ..	300	Glez	200	C. P.	200	Calot	200
Rémy	700	Ginet	200	M. Legrand ..	500	Villar	200
Blanchard ..	500	Duval	1.500	Louis	100	Vigouroux	200
Roland ..	200	Molle	200	Demcourt	200	Renaud	500
Mathieu ..	500	Lasfargues	500	Réginecos	400	Renaud	200
Un camarade ..	100	Gardon	200	Rodrigues F.	200	Defance	200
Sis	1.000	Verdenck	2.250	Le Bide	100	Defance	150
Sail	200	Danno	200	Bidé	500	Martin	150
Marcel	2.250	Faurion	450	Avril	100	Givors	200
Moufflard	100	Bouliquer	200	Gardebals	200	Prat	200
et X	100	Georges	200	Tourneau	200	Dubois	250
Blanchard	500	Ducerf	100	Fontan	700	Castagnet	300
Delahaye	200	Gallat	200	Gaveau	500	Varlin	200



15 octobre

Nous avons signalé, la semaine dernière, la découverte, en Allemagne occidentale, d'une organisation paramilitaire financée par les Etats-Unis. En l'espace d'une semaine, cette affaire a pris des proportions considérables qui concernent à émouvoir les milieux allemands et américains. On se trouve en effet, en face d'un vaste réseaux, disposant d'effectifs nombreux et de moyens importants, qui, sous l'étiquette de la Ligue de l'ordre, a été créée par G.I. pour des cas d'invasion soviétique, se livrent à des actions de guérilla. Un nombre important de membres de cette organisation étaient entraînés dans un camp américain de Bayreuth.

Aujourd'hui, les Américains reconnaissent que ce mouvement a été créé, il y a deux ans. Mais il paraît que la situation actuelle fait apparaître ce groupe comme n'étant plus « ni utile, ni souhaitable ». Alors ?

16 octobre

Il fallait nommer un successeur à M. Tokay, envoyé de Moscou aux fonctions de directeur général des relations culturelles. Et la lutte était chaude, entre M. Vincent Auriol et M. Robert Schuman, chacun d'eux voulant faire nommer à ce poste son chef de Cabinet.

L'affaire est réglée : la Commission des Finances de l'Assemblée Nationale a supprimé l'emploi. Y en a qui doivent faire une drôle de tête...

Le général Eisenhower a déclaré 35 millions de revenus annuels...

17 octobre

Nous lisons dans le « Monde » à propos du vol des tableaux et de leur restitution, l'information suivante intitulée « UNE AFFAIRE CLASSEE » :

« L'enquête administrative motivée par les obscures tractations que révèle le duc de Luynes avant qu'on arrête les voleurs de ses tableaux est donc close. Le commissaire de police, M. Brune, a déclaré qu'il mettra le point final, affirme que l'affaire est classée. Le fonctionnaire trop hâtivement suspendu est réintégré dans ses fonctions, ce qui est juste. Son chef, jugé ses responsabilités, a été mis à un autre poste, correspondant à son grade », qui n'est autre que celui de directeur de l'inspection générale des services de la préfecture de police...

« L'incident — car pour la police il ne saurait s'agir de scandale — aura du moins mis en lumière des pratiques que le plus sanguinaire, comme M. Brune reconnaît, du commissaire. La nécessité de réformer immédiatement et d'améliorer les procédures de la police judiciaire.

Nous apporterons les conclusions suivantes :

Affaire classée, si l'on veut, en ce qui concerne M. Ballyot et M. Devaux.

Mais le délit de complicité et de recel de malfaiteurs serait-il donc aboli du code pénal ?

BALADE EN OCCIDENTALIE LE CARNAVAL DE VENISE

NOUS terminerons notre voyage en « Occidentalie » (Luxembourg-Belgique-Allemagne-Autrichie) par une visite à un lieu très « côté » des marchands de cartes postales et des cinéastes en mal d'imagination : Venise.

Pas facile d'arriver à cette ville, surtout en auto-stop, celui-ci étant officiellement interdit en Italie. Heureusement il y a encore de braves types et, de Trento, ex-ville autrichienne, nous nous retrouvons bientôt sur les routes en lacet traversant la montagne, roulant en direction de Padoue.

Une fois là, nous empruntons l'autoroute jusqu'à Venise. Un détail : contrairement aux autoroutes allemandes, ceux-ci sont payants et pour quelque 30 kilomètres, les automobilistes doivent se faire délivrer un billet à l'entrée de l'autoroute et le rendre à la sortie, le tout sévèrement contrôlé par une police particulièrement zélée (le prix du ticket varie avec le tonnage du véhicule et le nombre de kilomètres parcourus). Nous apprenons par la suite que l'autoroute et sa police appartiennent à la Cie Fiat, laquelle assure « l'entretien » de la route et empêche la différence : les voilà bien, les derniers philanthropes !

Devant ces spectacles frélatés, on se sent partagés entre le loup et la colère. J'exagère ? Continuons notre promenade nocturne. Ici nous sommes au fameux pont des Soupirs, des lampions déchargeant de gondoles-taxi les bagages de la haute société. Plus loin, un orchestre joue sur la place Saint-Marc, célèbre par ses pigeons et son Palais des Doges. On n'a jamais parlé, au contraire, des ruelles infâmes entourant cette très célèbre place où souffle le saint-esprit.

Dans ces ruelles, sombres en plein midi, la population vénitienne s'entasse, s'aspire, protégée toutefois, soyons juste, par les innombrables saintes vierges que l'on voit sur tous les murs, encastées dans de petites niches. Quant à Jésus, lui, son auguste portrait trône dans les troquets, entre une bouteille de vermouth et un flacon de whisky.

Cette misère, ce féodalisme sordides, tout cela le touriste ne le voit pas, ne veut pas le voir, comme il ne voit pas les chaussures usées du gardien le conduisant à travers les salles de musées, comme il ne voit pas ces travailleurs sous-alimentés qui déchargeant le charbon, juste derrière les magnifiques jardins de la Biennale internationale d'Art. Cela aussi c'est Venise, et ce n'est pas beau.

La religion emprunte souvent ici la forme d'un bon curé, grès à l'ordre, que l'on voit s'empêtrer de spaghetti, sans honte aucune, sous les regards respectueux de ses compagnons de restaurant. Après son repas, le curé vénitien prend le « vaporetto » (petit bateau à moteur faisant le service sur les canaux), il ne paye pas, souvent on l'aide à descendre avec les plus grands.

Sur les ruelles, sombres en plein midi, la population vénitienne s'entasse, s'aspire, protégée toutefois, soyons juste, par les innombrables saintes vierges que l'on voit sur tous les murs, encastées dans de petites niches. Quant à Jésus, lui, son auguste portrait trône dans les troquets, entre une bouteille de vermouth et un flacon de whisky.

Cette misère, ce féodalisme sordides, tout cela le touriste ne le voit pas, ne veut pas le voir, comme il ne voit pas les chaussures usées du gardien le conduisant à travers les salles de musées, comme il ne voit pas ces travailleurs sous-alimentés qui déchargeant le charbon, juste derrière les magnifiques jardins de la Biennale internationale d'Art. Cela aussi c'est Venise, et ce n'est pas beau.

Autour de la ville deux îles très connues : le Lido et Murano. Au Lido on fait du cinéma, à Murano de la verrerie. Au Lido, en plus du grandiose palais du cinéma, il y a des plages, pas pour les pauvres, des gardiens armés

égards. Sur les voyages en chemin de fer, ajoutons que les ecclésiastiques bénéficient d'une réduction de 80 0/0, cette mesure s'appliquant cette fois à toute l'Italie. Mais revenons à Venise et flâmons dans les rues, dans les coupe-gorges qui servent de rues, pour être plus exact.

La nuit tombe sur la ville. Le long du « Grand Canal » les monuments sont illuminés, avec un goût exquis : là le pont Rialto est rose bonbon, là une basilique d'un délicat violet nuancé lié de vin, les exclamations admiratives des amateurs d'art fusent !

Sur les marches d'un antique palais, nous voyons passer des gondoles, il y a des lampions et un roucouleur, debout sur un des fragiles esquisses, moud de la romance à 1.500 livres l'heure. Tous les braves gens charmés et vautrés au fond desdits esquisses sont d'ailleurs enchantés, ils ont fait « leur » promenade en gondole, à Venise, au clair de lune et en musique, à un prix malgré tout modique puisque le change est favorable, même pour les François !

Assis sur les marches d'un autre palais, nous partageons la route et l'empêche la différence : les voilà bien, les derniers philanthropes !

Devant ces spectacles frélatés, on se sent partagés entre le loup et la colère. J'exagère ? Continuons notre promenade nocturne. Ici nous sommes au fameux pont des Soupirs, des lampions déchargeant de gondoles-taxi les bagages de la haute société. Plus loin, un orchestre joue sur la place Saint-Marc, célèbre par ses pigeons et son Palais des Doges. On n'a jamais parlé, au contraire, des ruelles infâmes entourant cette très célèbre place où souffle le saint-esprit.

Dans ces ruelles, sombres en plein midi, la population vénitienne s'entasse, s'aspire, protégée toutefois, soyons juste, par les innombrables saintes vierges que l'on voit sur tous les murs, encastées dans de petites niches. Quant à Jésus, lui, son auguste portrait trône dans les troquets, entre une bouteille de vermouth et un flacon de whisky.

Cette misère, ce féodalisme sordides, tout cela le touriste ne le voit pas, ne veut pas le voir, comme il ne voit pas les chaussures usées du gardien le conduisant à travers les salles de musées, comme il ne voit pas ces travailleurs sous-alimentés qui déchargeant le charbon, juste derrière les magnifiques jardins de la Biennale internationale d'Art. Cela aussi c'est Venise, et ce n'est pas beau.

La religion emprunte souvent ici la forme d'un bon curé, grès à l'ordre, que l'on voit s'empêtrer de spaghetti, sans honte aucune, sous les regards respectueux de ses compagnons de restaurant. Après son repas, le curé vénitien prend le « vaporetto » (petit bateau à moteur faisant le service sur les canaux), il ne paye pas, souvent on l'aide à descendre avec les plus grands.

Sur les ruelles, sombres en plein midi, la population vénitienne s'entasse, s'aspire, protégée toutefois, soyons juste, par les innombrables saintes vierges que l'on voit sur tous les murs, encastées dans de petites niches. Quant à Jésus, lui, son auguste portrait trône dans les troquets, entre une bouteille de vermouth et un flacon de whisky.

Cette misère, ce féodalisme sordides, tout cela le touriste ne le voit pas, ne veut pas le voir, comme il ne voit pas les chaussures usées du gardien le conduisant à travers les salles de musées, comme il ne voit pas ces travailleurs sous-alimentés qui déchargeant le charbon, juste derrière les magnifiques jardins de la Biennale internationale d'Art. Cela aussi c'est Venise, et ce n'est pas beau.

Autour de la ville deux îles très connues : le Lido et Murano. Au Lido on fait du cinéma, à Murano de la verrerie. Au Lido, en plus du grandiose palais du cinéma, il y a des plages, pas pour les pauvres, des gardiens armés

et des barbelés leur rappelant l'élémentaire bon goût de l'humilité. A Murano, devant les maisons sales des ouvriers verriers, nous avons vu des enfants jouer *proprement vêtus* ! Après réflexion, nous nous sommes rappelés que c'était le dimanche, jour du Seigneur. Si les gosses mangent mal, ras-surons-nous, ils ont de beaux habits pour honorer le Très-Haut !

Sur ces images peu optimistes, je l'avoue, nous quittions Venise. Pourquoi décrire les autres villes, cela est un peu la même chose : beaucoup de misère, beaucoup de curés, une ignorance savamment entretenue par un régime hautement régressif. Dans les grandes villes prolétariennes, Turin et Milan entre autres, la condition ouvrière est toutefois meilleure. Ici les travailleurs sont plus combattifs et la révolte recule. Après les tristes constatations citées plus haut, cela fait du bien. A Turin par exemple, les anarchistes font du bon travail et les premières affiches que l'on voit sur les murs de la gare sont celles des libertaires. Avec ce dernier salut nous quittons l'Italie, achevant ainsi un long et passionnant voyage.

CHRISTIAN.

LES COMMERÇANTS et la lutte de classe

ES militants de la classe ouvrière et des salariés doivent-ils être solidaires des commerçants boutiquiers ? Doivent-ils les considérer des leurs, faire cause commune avec eux, les défendre lorsqu'ils sont opprimés ?

Le PARTI STALINIEN DIT OUI ! Et dissimule pour des raisons électoralistes ou autres, le caractère antitaurin du petit et moyen commerce.

Nous, nous disons NON ! Les positions des travailleurs et des commerçants sont incompatibles, elles sont contraires l'une à l'autre.

Sans le petit commerce le trust industriel ou commercial se trouverait isolé devant l'ensemble des consommateurs dont les intérêts dans ce domaine se retrouveraient.

Pour défendre le commerçant « Le Peuple », organe de la C.G.T. use d'une dialectique bien « particulière » au stalinisme :

« Détourner l'attention de la classe ouvrière vers les boutiquiers pour lui faire oublier l'existence des profits monumentaux réalisés à son détriment par les capitalistes »

CHRISTIAN.

un doute — le but immédiat, essentiel que cherche à atteindre l'internationale de Pinay, le C.N.P.F. (Comité National du Patronat Français).

« Le profit commercial n'est, en tout état de cause, que la partie de plus-value que les capitalistes — proprement dits n'ont pu, malgré leur désir, garder pour leur usage exclusif. »

« Contremarre, le commerce ne surjoue pas des prix à la valeur des marchandises, mais c'est l'entrepreneur capitaliste qui est contraint de vendre aux commerçants ses produits légèrement au-dessous de leur valeur réelle. »

Qu'il y ait dans la tactique gouvernementale l'intention de tromper la classe ouvrière nous n'en doutons pas. Mais feindre de croire et tenter de faire croire que le commerçant est victime au même titre que le travailleur est un abus que nous dénonçons. Pour les gouvernements comme pour les gros industriels l'ensemble des boutiquiers (4.300.000) constituent une classe tampon entre eux et les travailleurs. La disparition de cette catégorie au bénéfice de trusts ou monopoles serait la perte à brève échéance de ces trusts ou monopoles, elle isolerait les monopoles capitalistes en face d'une classe ouvrière grossière et créerait une situation de fait plus claire.

Le gouvernement peut, pour se rendre plus populaire, sacrifier sur les 1.300.000 commerçants existants quelques dizaines de milliers.

Si l'on favorise pour le moment quelques trusts comme celui de la viande, il se gardera bien de dépasser le nombre critique qui risquerait de rompre l'équilibre des forces sociales en présence.

Contrairement au P.C. nous ne nous arrêtrions même pas de la disparition de quelques dizaines de commerces. Parce que nous savons trop bien que le petit commerce nous coûte encore plus cher que le trust, qu'il exploite davantage les ouvriers et employés qu'il occupe. Qu'il nous sera le cas échéant plus facile de nous libérer de quelques trusts capitalistes que de la multitude d'auxiliaires capitalistes que sont les petits et moyens détaillants.

Il est faux que le profit commercial ne soit que la partie de plus-value que les capitalistes proprement dit ont obligatoirement laissé aux commerçants. Ceux-ci sont assez « intéressés » pour y ajouter eux-mêmes leur part.

Si le commerce ajoute son bénéfice propre, le pourcentage des marchandises bénéficiaires est élevé une façon générale beaucoup plus élevée que celui des trusts.

On peut se demander en fin de compte à quelles mobiles obéit l'organe de la C.G.T. comme celui du P.C. pour prendre ainsi la défense d'ennemis de la classe ouvrière.

Puisant un historique faux, montrant même le rôle de la bourgeoisie dans l'évolution sociale, il nous saurait être difficile de démontrer l'origine de l'hégémonie de l'impérialisme américain.

Nous savons bien, nous savons dit plus haut, que c'est dans un but stratégique, dans l'intention d'utiliser au maximum les contradictions nationales du capitalisme, mais il est des moyens, et celui-ci est en effet, qui ne sont que trahison.

Camarades Communistes, pouvons-nous accepter cette révision de l'histoire ?

Si l'on croit que la guerre d'Indochine engloutit à elle seule 380 milliards par an, soit plus d'un milliard par jour, on reste réveur en comparant ces chiffres.

Et pourtant, au contraire, nous devons faire de l'artisanat le fondement de l'artisanat métallurgique du siècle dernier par l'industrie moderne actuelle.

Pourquoi empêcherions-nous lorsqu'il se fera d'elle-même la suppression de la ceinture de sécurité du capitalisme qui forme aujourd'hui le petit commerce.

L. BLANCHARD.

On peut se demander en fin de compte à quelles mobiles obéit l'organe de la C.G.T. comme celui du P.C. pour prendre ainsi la défense d'ennemis de la classe ouvrière.

Puisant un historique faux, montrant même le rôle de la bourgeoisie dans l'évolution sociale, il nous saurait être difficile de démontrer l'origine de l'hégémonie de l'impérialisme américain.

Nous savons bien, nous savons dit plus haut, que c'est dans un but stratégique, dans l'intention d'utiliser au maximum les contradictions nationales du capitalisme, mais il est des moyens, et celui-ci est en effet, qui ne sont que trahison ?

Camarades Communistes, allez-vous, allons-nous, accepter que Staline nous plonge dans la honte en nous faisant « relever le drapeau des libertés démocratiques et d'avoir perdu sa popularité » ?

Pourquoi alors, camarades, l'insurrection des ouvriers lyonnais pendant l'hiver de 1831 ?

Est-ce parce que les droits de l'individu étaient reconnus que les patrons de la Croix-Rousse à Lyon déclarent : « Si les ouvriers n'ont pas de pain dans le ventre, nous y mettrons des balonnets » ?

Est-ce la popularité de la bourgeoisie qui faisait se soulever le prolétariat en 1848 ?

C'est parce que les ouvriers n'étaient pas considérés comme matériel humain apte à l'exploitation que le 1^{er} mai 1819, la bourgeoisie donna ordre à l'armée de tirer sur la foule à Fournies, où un relevé dix ouvriers tués ? Et que de 1805 à 1914, les militants syndicalistes sont traqués et que 20.000 flics sont concentrés dans le bassin houiller du Pas-de-Calais en avril 1906 pendant la grève des mineurs.

Est-ce parce que la bourgeoisie était populaire qu'en 1936 nous partions tous à l'assaut des usines ?

Camarades Communistes, allez-vous, allons-nous, accepter que Staline nous plonge dans la honte en nous faisant « relever le drapeau des libertés démocratiques bourgeois » ? Ce drapeau qui n'a été, n'est et ne sera que celui de la misère au bénéfice du luxe des patrons.

Relever le drapeau signifie que nous allons encore à nouveau « relever nos manches », accepter de travailler 12 heures par jour avec des salaires de famine au bénéfice de nos patrons pour leur permettre à eux, pour leur indépendance d'eux.

Allez-vous croire que Staline n'a pu trouver d'autres solutions révolutionnaires à l'électoralisme du bloc américain, qu'il souhaite, lui uniquement, pour la sécurité de son empire, que de vendre la classe ouvrière, que de nous vendre au capitalisme ? « Bourgeois européens nous vous offrons de vous libérer de la

CULTURE & REVOLUTION

FRANCE : LA CRISE DU RÉGIME (3)

UNE INDUSTRIE SCLÉROSÉE SOUS LE SIGNE DU RÉARMEMENT

par Paul ROLLAND

Si nous passons — après avoir étudié le problème agricole (voir « le Libertaire » n° 330) — aux travaux de type industriel, nous remarquons que tout cet ensemble d'activités présente également des contradictions flagrantes.

Ce qui frappe d'abord, c'est la présence d'un artisanat qui est d'une routine invraisemblable, utilisant un matériel qu'on n'oseraient même pas envoyer à la fonderie dans un pays industriellement élevé. Par conséquent, les prix de revient sont trop élevés. Nous connaissons la réponse faite habituellement à ce reproche : c'est le thème de la « qualité française » qu'un développement d'habileté. Il est en effet incontestable que, pour certaines branches, les techniques françaises sont des modèles pour le monde entier. Mais il n'est pas moins vrai que ces techniques résultent justement d'une grande application de main-d'œuvre et cette formule magique — la « qualité française » — prouve tout simplement cette sorte d'adaptation de l'industrie française aux nécessités de la civilisation industrielle moderne.

Il y a donc encore dans ce domaine une contradiction interne dans la structure, dans le fondement de l'équipement surtout, qui est certainement un des problèmes économiques les plus fondamentaux de l'époque actuelle.

Evolution et conditions générales des activités industrielles

En effet, il y a lieu de remarquer que le recul observé pour l'ensemble de l'industrie se trouve dû en réalité essentiellement aux industries d'équipement. Déjà la progression constatée entre 1948 et 1949 était sensiblement inférieure à celle observée entre 1947 et 1948. Après une hausse au cours des premiers mois de 1949, elle marque au second semestre une chute appréciable, puis une stabilisation relative — toute stabilisation en matière d'équipement équivaut un recul — stabilisation d'ailleurs à un niveau inférieur de 8 %. Il est alors facile à comprendre pourquoi la France aujourd'hui fait figure de pays sous-ouillé, avec un équipement tout à fait vieilli : de très nombreuses entreprises ont encore des tours de 1900, des machines d'un rendement extrêmement faible. Ce caractère arriéré de notre outillage est une conséquence des conceptions politiques et financières rétrogrades de la bourgeoisie française. Ce que nous trouvons dans le domaine de l'outillage, nous le trouvons également dans le domaine de la recherche et de l'équipement scientifique : complètement dédaignés et même mal considérés, ils ont une place très étroite dans les

préoccupations industrielles. On ne recherche pas en France, sauf rares exceptions, les structures les plus modernes par des concentrations, des rationalisations en vue d'obtenir le prix le plus bas possible. Pourtant un avantage incontestable de la nationalisation des houillères — malgré ce que nous soyons opposés à leur esprit étatique — a été de permettre dans chaque bassin un plan de concentration, qui n'était pas possible autrefois avec le morcellement des concessions. Mais il faut bien constater que c'est l'ouvrier qui, jusqu'à ce jour, a dû fournir l'effort que réclame la productivité.

Le secteur des industriels de consommation a également connu des baisses de production dans la dernière période : cuirs, textile, chimie, verre.

Après PITOEFF, DULLIN, JOUET, le dernier du Cartel

Gaston BATY disparaît

Le dernier des quatre entrepreneurs du cartel vient de nous quitter, à son tour, âgé de soixante-sept ans. Après Pitoeff, Dullin et Jouvet, voici le fondateur de la Chimère qui disparaît, fermant ainsi la brillante lignée des grands animateurs du théâtre qui, chacun dans leur genre, ont renoué l'art dramatique de ce siècle. Lorsque je disais adieu à Charles Dullin, dans ces colonnes, voici deux ans, je ne prévoyais pas que le destin rassemblerait si vite les survivants, semblant ainsi marquer le point final de leurs activités. Parvenus

ensemble à la célébrité, ils restent ensemble pour quitter, avec discrétion, ce monde baroque qui, sans doute, ne les intéressait plus.

Gaston Baty était, dans ce groupe, le plus épris de rêve et d'enchantement. Une scène était pour lui une toile sur laquelle il composait des tableaux merveilleux avec un peu de décor et beaucoup de lumières. Sa

œuvre 1.446

Les industries du cuir et de la chaussure ont dû réduire leur production dès le mois d'avril 1948 (indice 84, base 100 en 1938), en raison de la sévère. La baisse de production des industries du verre est plus récente, le maximum ayant été atteint en mars 1949. L'industrie chimique a dû faire face également à des difficultés de même ordre et sa production baisse à partir de mai 1949.

Les exemples donnés pourraient être complétés par des images aussi décevantes prises dans la sidérurgie ou la mécanique.

Nous reproduisons ci-dessous les indices de production industrielle après une évolution de 20 ans :

1949 comparé à 1929 :

— en hausse :	
— pétrole et carburants	1.446
— (production à l'indice 15,46) base 1 en 1929.	
— électricité	87
— caoutchouc	70
— gaz (naturel et d'usine)	58
— presse, édition	58
— papiers et carton	58
— extraction et préparation de minéraux divers	30
— tabacs et allumettes	20
— chimie	11
— en baisse (du même ordre que la baisse générale) :	
— combustibles minéraux solides	5
— transformation des métaux	5
— production des métaux	6
— en baisse (plus importante que la baisse générale) :	
— verre	12
— textile	15
— extraction de matériaux de construction	19
— céramique et fabrication de matériaux de construction	30
— corps gras	30
— bâtiment et travaux publics	34
— extraction de minéraux métalliques	34
— cuirs	43

L'évolution récente sous le signe de réarmement

DEPUIS les événements de Corée, l'évolution économique dans l'industrie française est marquée à la fois par une reprise de la production et par des mouvements de prix très amples jusqu'en avril 1951. En effet, si l'été 1950 (début de la guerre de Corée) est une date importante pour la conjoncture mondiale, la période printemps 1951-printemps 1952 apparaît tout aussi décisive. Il est curieux de constater que les tensions inflationnistes se sont produites déjà un peu avant le début de l'effort militaire. La tendance à la hausse constatée sur le marché de matières premières avant juin 1950 s'est soudainement amplifiée. Pour les prix à la production, la hausse est également rapide et cela — au début surtout — non pas tellement à cause des commandes d'armement, mais à cause des anticipations des industriels, des capitalistes, prévoyant un développement de leur activité avec les commandes de leur Etat.

Après ces accroissements de production spectaculaires, on constate un ralentissement. Et à côté de certains secteurs encore en prospérité relative, d'autres connaissent déjà la pleine crise de débouchés.

Ainsi, l'évolution de la balance des comptes et de la balance commerciale française — résultant en grande partie d'une sclérose de l'industrie — nous conduit à une situation comparable à la situation de 1938-39. (Nous ne lisons aucun prophétisme politique à cette simple constatation économique). Il ne faut pas oublier que cette situation d'avant-guerre constituait la situation la plus catastrophique qu'aient connue la balance commerciale et la balance des comptes en France depuis le début du XX^e siècle.

Autrement dit, nous assistons à la désagrégation d'un système économique et financier. C'est la constatation la plus lourde de sens qui apparaît lorsqu'on examine le problème industriel en France. Il s'agit là, bien sûr, d'un problème très complexe. Nous n'avons pas eu l'ambition de le montrer sous tous les angles ou de donner une solution, mais plutôt une suite de sujets de méditation et à discussion, susceptibles de montrer le sens dans lequel il nous faut maintenant orienter nos efforts révolutionnaires.

23
Octobre

LE CALENDRIER REVOLUTIONNAIRE

29
Octobre



L'organisation anarchiste et les masses

par Errico MALATESTA

Nous reproduisons ici la partie essentielle d'une réponse de Malatesta à Pomati (adversaire de l'organisation), parue dans « la Révolte » du 17 octobre 1892, année 6, n° 3. Ce texte définit admirablement la position tactique actuelle de notre F.A., précisée dans la motion du Congrès de Bordeaux. Les parties soulignées en italique le sont par nous. — N.D.L.R.

La question est que nous ne nous contentons pas de la jouissance aristocratique, de connaître ou de croire connaître la vérité. Nous voulons la révolution faite par le peuple et pour le peuple. Nous pensons qu'une révolution faite par un parti sans la participation des masses, même si elle était possible aujourd'hui, n'amènerait que la domination de ce parti, ce qui ne serait pas du tout la révolution anarchiste.

Nous voulons donc, autant que possible aujourd'hui, conquérir les masses à nos idées, et pour cela il faut que nous soyons toujours parmi les masses, que nous luttions et souffrions avec elles et pour elles. Quand je ne sais pas quel camarade a dit sur la « Tribune dell' Operaio » qu'il faut entrer dans les associations ouvrières et que dans les localités où elles n'existent pas il faut en créer pour y répandre nos idées après, il n'a dit qu'une vérité de sens commun, presque banalité. Si nous voulons grouper les travailleurs qui ne sont pas anarchistes, pour avoir le moyen de leur faire de la propagande, c'est évident que nous ne pouvons pas attendre qu'ils soient devenus anarchistes avant de les grouper. Pomati trouve qu'on n'a jamais vu les anarchistes aller si loin. Moi je dis que, depuis 20 ans, dès le temps de l'Internationale, nous n'avons jamais pensé ni dit différemment.

Et s'il y a eu des périodes dans lesquelles nous nous sommes trouvés éloignés des masses et où nous avons laissé le champ libre aux légitaristes, cela a tenu à des causes multiples et surtout aux persécutions du gouvernement qui nous ont mis des temps en temps hors de combat, mais cela n'a jamais été le fait de notre volonté délibérée. Bien au contraire, ces périodes ont toujours été considérées par nous comme des défaites desquelles il fallait prendre une revanche.

Nous croyons que l'entente, l'association, l'organisation, c'est la loi de la vie et le secret de la force, aujourd'hui comme après la révolu-

tion. Nous voulons pour cela nous organiser nous-mêmes le mieux possible avec ceux qui pensent comme nous. Mais nous voulons aussi que s'organisent les masses, les plus de masses possible, comme doit le vouloir quiconque ne vise pas dans la révolution un but de domination personnelle ou de parti.

Après tout, le demain ne peut être que le développement de l'aujourd'hui; et il faut bien, si l'on veut triompher demain, se préparer aujourd'hui les éléments de la victoire. Maintenant, que les légalisatrices disent, quand nous prêchons l'organisation, que nous ne sommes pas anarchistes, cela m'est bien égal. Ils font comme les bourgeois, qui après avoir dit, et peut-être cru, que les anarchistes sont des sauvages et des brutes, quand ils se trouvent en présence d'un anarchiste authentique, c'est-à-dire d'un homme de cœur et de bon sens, ils s'écrient : « Mais celui-là n'est pas un anarchiste ! » Il y a deux ou trois ans que les légalisatrices italiennes, copiant les allemands, s'avisèrent de dire que les anarchistes n'étaient que des libéristes bourgeois qui respectent la propriété individuelle, la concurrence commerciale, etc. Quand nous répondimes que les anarchistes sont les ennemis les plus acharnés et les plus logiques de l'individualisme bourgeois et qu'ils sont les seuls socialistes véritable, on répliqua qu'alors nous n'étions pas des anarchistes. Que vous voulez pour cela nous organiser nous-mêmes le mieux possible avec ceux qui pensent comme nous. Mais nous voulons aussi que s'organisent les masses, les plus de masses possible, comme doit le vouloir quiconque ne vise pas dans la révolution un but de domination personnelle ou de parti.

D'ailleurs, les idées que j'expose ne sont nullement personnelles. Elles sont les idées de la grande majorité des anarchistes. (Pomati même en convient puisqu'il en regrette les lamentables effets) en Italie surtout et en Espagne) et, si je ne m'y trompe pas, elles représentent la tendance dominante même dans la rédaction de « la Révolte ». Et il a fallu toute la rage des personnalités qu'ont certains « ennemis du personnalisme » pour attribuer à quelques individus ce qui est un des grands courants du mouvement anarchiste.

Ah ! c'est bien à ceux-là qu'on pourra dire :

« Guérissez-vous des individus. »



chant utiliser au maximum les ressources des techniques modernes, il en tirait toutes les possibilités. Un groupe de projecteurs avait, pour cet artiste, la même importance que les pinceaux pour le peintre.

Malgré tout, il reste persuadé que Baty n'a pas disposé de tous les moyens qu'il souhaitait pour s'exprimer totalement. Malgré son théâtre de la rue de la Gaîté, il restait insatisfait. Faute d'une très grande scène, il matérialisait ses rêves dans les créations de son castelet de marionnettes. Dans ce domaine, cet émule de Maurice Sand s'exprimait sans restriction. Ses petits interprètes lui étaient parfaitement fidèles : et la taille réduite du castelet permettait tous les essais et toutes les expériences.

A la fin de l'occupation, il avait présenté au musée des Arts décoratifs, devant un public clairsemé, « La queue de la poêle ». En 1948, aux Archives de la Danse, il nous a donné « La langue des femmes » et « La Marjolaine », c'était la dernière manifestation de cet aristocrate du spectacle dans le petit monde des comédiens de bois. Depuis totalement, il restait insatisfait. Faute d'une très grande scène, il matérialisait ses rêves dans les créations de son castelet de marionnettes. Dans ce domaine, cet émule de Maurice Sand s'exprimait sans restriction. Ses petits interprètes lui étaient parfaitement fidèles : et la taille réduite du castelet permettait tous les essais et toutes les expériences.

En 1922, la baraque du boulevard Saint-Germain, où s'installait Baty, s'arrêtait... « La Chimère ». Quelle déception ! Toute sa vie, de la pédagogie à l'art, il dirigeait une compagnie théâtrale à Aix-en-Provence. Espérons que ce grand technicien de la scène a eu le temps de former des élèves qui, poursuivant le travail du maître, réaliseraient ce qu'il n'a pu qu'abandonner au cours de son incessante activité.

En 1922, la baraque du boulevard Saint-Germain, où s'installait Baty, s'arrêtait... « La Chimère ». Quelle déception ! Toute sa vie, de la pédagogie à l'art, il dirigeait une compagnie théâtrale à Aix-en-Provence. Espérons que ce grand technicien de la scène a eu le temps de former des élèves qui, poursuivant le travail du maître, réaliseraient ce qu'il n'a pu qu'abandonner au cours de son incessante activité.

En 1922, la baraque du boulevard Saint-Germain, où s'installait Baty, s'arrêtait... « La Chimère ». Quelle déception ! Toute sa vie, de la pédagogie à l'art, il dirigeait une compagnie théâtrale à Aix-en-Provence. Espérons que ce grand technicien de la scène a eu le temps de former des élèves qui, poursuivant le travail du maître, réaliseraient ce qu'il n'a pu qu'abandonner au cours de son incessante activité.

En 1922, la baraque du boulevard Saint-Germain, où s'installait Baty, s'arrêtait... « La Chimère ». Quelle déception ! Toute sa vie, de la pédagogie à l'art, il dirigeait une compagnie théâtrale à Aix-en-Provence. Espérons que ce grand technicien de la scène a eu le temps de former des élèves qui, poursuivant le travail du maître, réaliseraient ce qu'il n'a pu qu'abandonner au cours de son incessante activité.

En 1922, la baraque du boulevard Saint-Germain, où s'installait Baty, s'arrêtait... « La Chimère ». Quelle déception ! Toute sa vie, de la pédagogie à l'art, il dirigeait une compagnie théâtrale à Aix-en-Provence. Espérons que ce grand technicien de la scène a eu le temps de former des élèves qui, poursuivant le travail du maître, réaliseraient ce qu'il n'a pu qu'abandonner au cours de son incessante activité.

En 1922, la baraque du boulevard Saint-Germain, où s'installait Baty, s'arrêtait... « La Chimère ». Quelle déception ! Toute sa vie, de la pédagogie à l'art, il dirigeait une compagnie théâtrale à Aix-en-Provence. Espérons que ce grand technicien de la scène a eu le temps de former des élèves qui, poursuivant le travail du maître, réaliseraient ce qu'il n'a pu qu'abandonner au cours de son incessante activité.

En 1922, la baraque du boulevard Saint-Germain, où s'installait Baty, s'arrêtait... « La Chimère ». Quelle déception ! Toute sa vie, de la pédagogie à l'art, il dirigeait une compagnie théâtrale à Aix-en-Provence. Espérons que ce grand technicien de la scène a eu le temps de former des élèves qui, poursuivant le travail du maître, réaliseraient ce qu'il n'a pu qu'abandonner au cours de son incessante activité.

En 1922, la baraque du boulevard Saint-Germain, où s'installait Baty, s'arrêtait... « La Chimère ». Quelle déception ! Toute sa vie, de la pédagogie à l'art, il dirigeait une compagnie théâtrale à Aix-en-Provence. Espérons que ce grand technicien de la scène a eu le temps de former des élèves qui, poursuivant le travail du maître, réaliseraient ce qu'il n'a pu qu'abandonner au cours de son incessante activité.

En 1922, la baraque du boulevard Saint-Germain, où s'installait Baty, s'arrêtait... « La Chimère ». Quelle déception ! Toute sa vie, de la pédagogie à l'art, il dirigeait une compagnie théâtrale à Aix-en-Provence. Espérons que ce grand technicien de la scène a eu le temps de former des élèves qui, poursuivant le travail du maître, réaliseraient ce qu'il n'a pu qu'abandonner au cours de son incessante activité.

En 1922, la baraque du boulevard Saint-Germain, où s'installait Baty, s'arrêtait... « La Chimère ». Quelle déception ! Toute sa vie, de la pédagogie à l'art, il dirigeait une compagnie théâtrale à Aix-en-Provence. Espérons que ce grand technicien de la scène a eu le temps de former des élèves qui, poursuivant le travail du maître, réaliseraient ce qu'il n'a pu qu'abandonner au cours de son incessante activité.

En 1922, la baraque du boulevard Saint-Germain, où s'installait Baty, s'arrêtait... « La Chimère ». Quelle déception ! Toute sa vie, de la pédagogie à l'art, il dirigeait une compagnie théâtrale à Aix-en-Provence. Espérons que ce grand technicien de la scène a eu le temps de former des élèves qui, poursuivant le travail du maître, réaliseraient ce qu'il n'a pu qu'abandonner au cours de son

Unité syndicale ou Unité ouvrière

INCONTESTABLEMENT la question de l'unité syndicale domine le mouvement ouvrier. Les organes officiels des confédérations se penchent les uns après les autres, et sans trouver les joints, sur les moyens de parvenir aux accords indispensables à l'unité d'action des travailleurs. Des cartels surgissent, puis s'effondrent. Des comités d'unité d'action à la base, des syndicats uniques apparaissent puis disparaissent. Des initiatives avortent. Pourquoi ?

Parce que chaque centrale veut faire l'unité sur son programme propre, avec ses dirigeants installés aux postes responsables, avec l'arrière-pensée de faire triompher sa théorie, sa tactique et son appareil organisationnel. Parce que la roue de la routine continue à tourner, broyant dans sa course tout ce qui est nouveau, tout ce qui n'est pas familier. Parce qu'il est difficile sinon impossible de construire une nouvelle machine syndicale avec les pièces usées et parfois hors d'usage appartenant à des entrepôts syndicaux différents et ayant pour marque de fabrique soit le syndicalisme révolutionnaire ou soit le communisme stalinien ou le catholicisme ou le réformisme.

Les ingénieurs de l'unité syndicale peuvent tout au plus créer un instrument de fortune mais nous imaginons mal qu'ils puissent mettre au point un outil véritablement révolutionnaire, capable de renverser les données actuelles du problème social.

Il apparaît de plus en plus que l'unité syndicale, si jamais elle doit se réaliser, ne se fera que par le triomphe d'une centralisation sur les autres; cette unité se présentera alors plutôt comme la conséquence d'un conflit national ou international que comme la solution issue de pourparlers entre les différentes écoles en présence. Autrement dit, l'unité syndicale, si jamais elle se réalise, sera davantage le résultat d'une exigence politique extérieure au syndicalisme que l'expression tactique des syndiqués soucieux d'appliquer un programme commun de défense et d'attaque; davantage un certificat de décès qu'un certificat de vie.

D'autre part, dans les confrontations qui ont pour sujet l'unité syndicale, il est rare que l'on n'oublie point l'immense centralisation des travailleurs « inorganisés » qui, en France, sont la majorité. Il est rare que l'on n'oublie point que lorsque l'unité d'action se fait chez les travailleurs elle se fait à côté du syndicalisme, comme ce fut le cas en juin 36, et par un dépassement de celui-ci, fut-il révolutionnaire. Car, qu'on le veuille ou non, le syndicalisme a un cadre trop étroit pour contenir toute la vie sociale et pour porter réponse à toutes les questions de l'heure, qui, d'une manière ou d'une autre, influent sur la condition ouvrière.

Ce sont ces questions, précisément, qu'elles soient coloniales, paysannes, de logement, d'équipement industriel, de politique intérieure ou étrangère, qui doivent être abordées par la classe ouvrière si elle veut se libérer de l'état de sujétion dans lequel elle se trouve actuellement placée. Et c'est moins l'unité syndicale que l'unité de la totalité des travailleurs — l'unité de la classe ouvrière — qui permettra au prolétariat d'aborder et de résoudre toutes ces questions en supprimant les

classes exploitantes en même temps que la classe exploitée, en créant par la force une société autre à l'usage d'autres.

C'est une politique d'unité ouvrière et non point une aspiration syndicale unitaire qui doit guider les militants révolutionnaires dans leur lutte contre les diviseurs du mouvement ouvrier. Cela ne signifie point, certes, qu'ils doivent négliger le syndicalisme — ils doivent au contraire participer le plus possible à l'action syndicale — mais qu'ils sauront, les circonstances aidant, découvrir ou inventer l'outil moderne, supérieur aux syndicats actuels et aux partis, capable d'être, le moment venu, utilisé victorieusement par les travailleurs dans un ultime assaut pour la conquête de la Cité.

Il ne fait pas de doute que, dans ce domaine, la Fédération Anarchiste a quelque chose à tenter. Le succès de quelques-uns de ses militants dans certaines entreprises permet de penser que l'anarchisme révolutionnaire n'a pas encore dit son dernier mot.

Serge NINN.

Le XVIII^e Congrès de la Fédération des Métaux C.G.T.

DU 14 au 18 octobre s'est tenu à Lyon le Congrès de la Fédération des métaux C.G.T. Quelques chiffres, quelques interventions, compris le discours de clôture de Benoît Frachon, l'adoption rituelle des slogans du P.C.F. qui caractérisent les congrès cégétistes, la composition du nouveau bureau ne manquent pas d'intérêt.

Les chiffres

À ce congrès étaient présents 1.200 délégués. Cette forte délégation s'explique si on tient compte du nombre des métallurgistes : 1.500.000 (parmi lesquels 300.000 femmes et 50.000 travailleurs algériens et tunisiens).

Selon les calculs de la Fédération des Métaux, les bénéfices réalisés par les maîtres de forge et les magnats de la métallurgie sont impressionnantes. Ceux de Sétifor correspondent à 149 francs la heure d'ouvrier, ceux d'Asthouse 160.000 francs par salariés sur une année, ceux de Citroën 109.000 francs. Le travail d'Échiré (aluminium) bat ces records, puisqu'il atteint 600.000 francs par an par salariés.

La part des salaires dans 1.200 heures d'ouvrier n'est pas de 41 % pour le premier trimestre 1952 à 39 % pour l'année 1951, tandis que la part des capitalistes pour la même période n'est même de 36,3 % à 43,5 %.

Sur 490 heures ou 490 minutes de travail, on 490 pièces fabriquées, l'ouvrier n'est payé que 100 heures, 100 minutes ou 100 pièces. Le reste, 390 heures, 390 minutes, 390 pièces, constitue le profit, augmenté encore par la surexploitation baptisée productivité.

Malgré les superprofits capitalistes, les salaires sont démenés, dans l'ensemble, au point mort. Jean Breteau, secrétaire général de la Fédération, souligne même une des causes de bas salaires qui est la pratique des heures supplémentaires effectuées : par exemple dans la production des métaux par 99,4%, soit la totalité du personnel. Breteau aurait pu ajouter que cette pratique est aussi un encouragement aux licenciements dont souffre les métallurgistes et aussi une cause de chômage dans divers secteurs de production.

Les interventions

Quatre interventions méritent l'attention. D'abord celle d'Henri Barreau, prêtre ouvrier, qui ne manque pas de réalisme. Cette intervention est intéres-

LE LIBERTAIRE

ORGANE DE LA FEDERATION ANARCHISTE

L'usine aux ouvriers :: La terre aux paysans

A la C.F.T.C., le mythe de la productivité se dégonfle

NOUS avons pris note, récemment, des réserves faites par la C.F.T.C. à propos de la « baisse » Pinay. Nous prenons note aujourd'hui de la résolution du bureau confédéral de cette centrale à propos de la productivité.

Cette résolution la voici :

« Le bureau confédéral constate que, s'il est présentement démontré, notamment par l'expérience réalisée dans la fonderie, qu'il est possible d'améliorer la production et la productivité, il est non moins certain que, dans l'immédiat, ces progrès ne se traduisent par aucun avantage pour les consommateurs ou pour les travailleurs ; ils n'ont abouti qu'à l'accroissement des profits.

« Il estime que cette telle situation est intolérable et qu'il convient d'y mettre un terme.

« Il donne donc mandat à ses représentants, dans tous les organismes appropriés, de subordonner leur accord à tout programme d'accroissement de productivité ; à la signature préalable d'accords paritaires garantissant une baisse des prix et une augmentation de salaires des travailleurs. »

La C.F.T.C. qui avait envoyé des missions d'études de productivité aux U.S.A. pour se mettre à l'école du syndicalisme américain ; la C.F.T.C. membre de l'Association française pour l'accroissement de la productivité (A.F.A.P.) et membre du Centre inter-syndical d'études et de recherches de productivité (C.I.E.R.P.) est obligée de se rendre à l'évidence.

L'expérience réalisée dans la fonderie sous les directives de Ricard, vice-président du C.N.P.F., avec l'aide de la C.G.C. et la participation capital-travail.

travailleurs C.F.T.C. et F.O. s'est faite au seul bénéfice des patrons !

Cela, les travailleurs égarés dans le traquenard de la productivité l'ont compris. C'est leur véhément protestation que le Bureau confédéral est obligé de porter à la connaissance publique. C'est cette véhément protestation que le 27^e Congrès de la Fédération de la Métallurgie C.F.T.C. a dû présenter sous la forme d'une motion énergique invitant le Bureau confédéral à retrouver les représentants des syndicats chrétiens des organismes nationaux de productivité (A.F.A.P., C.I.E.R.P.).

Ainsi se réalise, dans les faits, ce que la F.O. avait prévu au début de la campagne patronale de productivité : l'escroquerie de la collaboration de classe éclate au jour et aussi, il faut bien le reconnaître, la « naïveté » de certains dirigeants syndicaux qui croient possible de supprimer la dure réalité de la lutte des classes avec les mille et une recettes de l'association capital-travail.

Au cas où la C.F.T.C. aurait encore des illusions sur le mythe de la productivité pour améliorer le sort des travailleurs ; les faits, nous en sommes sûrs, ne tarderont pas à les disiper.

Et à F.O., le mythe de la productivité se dégonfle aussi !

Le Congrès de la Fédération des Employés et Cadres, tenu à Dijon, face à la campagne pour la productivité, affirme que l'augmentation de la productivité doit servir avant tout la classe ouvrière, par une diminution de l'effort physique des travailleurs et un accroissement parallèle de la production et du pouvoir d'achat des salariés. Il constate que, depuis 1944, le réel accroissement de la productivité ne s'est pas traduit, bien au contraire, par une amélioration des conditions d'existence des travailleurs. Soucieux de ne pas contribuer à une politique de rationalisation masquée par des préoccupations paternalistes, le Congrès affirme que le progrès technique a été et est lié essentiellement à l'amélioration de la condition ouvrière et donc à la combativité des organisations syndicales.

En raison des conséquences extrêmement graves pour les travailleurs, conséquences toutes faites par le développement du progrès technique et l'organisation scientifique du travail, le Congrès réclame que la classe ouvrière, par l'intermédiaire de ses organisations syndicales, ait le droit de contrôler sur l'embauche et la débauche, les mutations de la main-d'œuvre et la réadaptation syndicale.

La C.G.T. représente une force. Cette force, le 18^e Congrès de la Fédération des métaux nous l'indique suffisamment, est à l'entière disposition du P.C.F.

Ce que nous pouvons néanmoins affirmer, c'est que cette force n'est rien en regard de la puissance ouvrière. Il y avait au 18^e Congrès des métals 1.200 délégués, mais il y a en France 1.500.000 métallurgistes qui sont loin d'être tous communistes staliniens. Le Congrès a tout au moins démontré que les conditions d'existence des travailleurs, lesquels, au début de la matinée, n'étaient pas, dans leur majorité, préparés à une grève de 24 heures.

Nous n'avons pas su, dit-il, en rechercher les causes résidant surtout dans le fait que nous n'avons pas demandé aux travailleurs de prendre position et de décider eux-mêmes leur action.

La direction en a profité pour licencier 265 militants.

Nos erreurs ont eu pour conséquence de nous faire perdre des voix aux élections des délégués du personnel, bien que 20.000 travailleurs aient réaffirmé leur confiance à la C.G.T., notre pourcentage passait de 75 % en 1951 à 70 % en 1952, soit une perte de 5 %.

Linet explique comment, dans les événements qui ont suivi le 28 mai, la direction syndicale n'a pas tenu compte du 12 février et de nouveau a « forcé la main sans tenir compte que si les travailleurs sympathisaient avec la grève, ils n'y étaient pas suffisamment préparés ».

De nouveau la répression s'est abattue et 165 licenciements, dont 50 parmi les délégués, sont venus s'ajouter aux 265 de février, avec comme conséquence des sections syndicales complètement décapitées.

Le syndicat, qui s'était laissé isoler, a ainsi perdu 12 % au collège ouvrier et 8 % au deuxième collège, pour les élections au comité d'entreprise ou la majorité absolue lui a échappé.

Dans la journée du 17 octobre, c'est Karl Heinz Gertz, secrétaire des métallurgistes d'Allemagne occidentale de Bielefeld, jeune militant social-démocrate, qui fait une esquisse du socialisme allemand pour le moins imprévue.

Si le refus des visas par le gouvernement français n'avait empêché nos camarades de la République démocratique allemande d'être présents ici, ils nous auraient dit, comme moi, que les travailleurs allemands ne veulent plus jamais faire la guerre à l'Union soviétique ni à aucun peuple. Nous voulons vivre en paix avec tout le monde.

« Pour cela, nous voulons en finir avec la division de l'Allemagne qui constitue un facteur de guerre utilisé par les impérialistes américains. »

Adieu nos camarades français, dans la lutte pour l'unification de l'Allemagne. Cette bataille est aussi la voie.

Il y avait aussi et surtout le manque de conviction des employés des grands magasins qui, sous l'influence néfaste des bureaucraties syndicales et politiques se trouvent chaque jour plus désemparés devant l'assaut du patronat.

Et il nous semble que la conclusion n'est pas autre que celle que nous avons donné le 9 octobre : « Seule l'union de tous les travailleurs obligea les politiques patrons, les bureaucraties syndicales et tous les professeurs du régime bourgeois à céder toujours plus de terrain devant la volonté prolétarienne, devant la grève générale, devant la REVOLUTION SOCIALE. »

La Gérante : P. LAVIN.

Impr. Centrale du Croissant, 19, rue du Croissant, Paris-2^e. F. ROCHON, imprimeur.

LES 200 FR. DU « LIB »...

travailleurs professionnelle, sur les conséquences physiques et psychologiques, pour les travailleurs, de la modernisation de moyens de production.

Tout en souhaitant que le problème de la productivité soit étudié à l'intérieur des organisations syndicales, le Congrès demande le retrait des représentants F.O. des organismes de productivité, extérieurs à la Confédération, qui lient, en fait, le syndicalisme à la lutte du capitalisme pour sa survie et ne servent, en définitive, qu'à subordonner sous une autre forme les intérêts des travailleurs à ceux du patronat.

Pas de sécurité pour les travailleurs

LA MINE MEURTRIERE

A Bruay-en-Artois, un ouvrier mineur, M. Fernand Cheeraert, demeurant rue Brossotte, à la Buisserie (P.-de-C.), a été pris sous un éboulement au fond de la fosse n° 3 des mines de Bruay. Il a une jambe sectionnée : était très grave.

UN OUVRIER MEURT ENSEVELI SOUS UN MUR

Un mur s'étant éboulé sur une longueur de 15 mètres, sur le chantier du groupe scolaire de Scaer, près de Quimper, un ouvrier, M. Pierre Tudal, est mort enseveli sous les décombres.

MORT ELECTROCUITE

M. Louis Oller, âgé de 29 ans, croyant que le courant de la ligne à haute tension avait été coupé, a été électrocuté alors qu'il peignait un pylône à Chavanoz, dans la banlieue d'Annecy.

TROIS OUVRIERES DE LA MINE GRIEVEMENT BLESSEES

A la fosse Agache, de Senain, trois trieuses de charbon, M.les Lucie Koninski, Angèle Zimenski et Octavie Wecler ont été grièvement blessées par l'éclatement d'une amorce de mine.

DANS LE TEXTILE Luttons contre les gardes-chiourmes

ORS de la réunion paritaire mettant en présence les représentants des ouvriers de chez Terninck et les représentants patronaux, la conversation s'étendit sur le problème crucial de l'heure : « Les fermetures d'entreprises ». Cas qui touche l'entreprise précitée.

Et les délégués patronaux de faire ressortir la situation catastrophique de certaines entreprises, entre autres : Motte, Hayasson, Russell, Gloroux, etc. C'est exact. Mais pourquoi, messieurs les délégués patronaux d'autres usines, travaillent-elles 48 et 54 heures par semaines ?

Pourquoi faut-il lorsque quelques ordres arrivent, que ces commandes soient livrées dans les plus brefs délais, avec un personnel restreint, quitte à le jeter sur le pavé la semaine suivante. Un peu moins de cynisme, messieurs, vous jouez sur la misère des travailleurs. Mais la patience a des limites, souvenez-vous-en. Et vos visées d'oppression et d'exploitation n'aboutiront pas. Nous connaissons la philanthropie des employeurs textiles !

Et le décret de l'Assemblée nationale, qui a pour exemple que chez Lemire et Dillies (textile) où les ouvriers étrangers, des Italiens en général, sont payés 105 fr. de l'heure, soit 15 francs de moins que l'ouvrier français.

Comme les premiers nommés sont logés dans des habitations du patron, ils se relaient mal venu de poser des réclamations « donnant, donnant, ou tu acceptes les conditions ou tu vises les lieux. C'est clair et net ». Sans le leur dire on leur fait comprendre.

Le diminution constante du pouvoir d'achat des salariés, le développement des salaires sociaux au détriment des salaires directs.

Que l'écrasement de la hiérarchie professionnelle, aggravé par les écarts de salaires, ressorte de la situation catastrophique de la fonderie de Paris-province ;

Que des menaces de chômage se présentent consécutivement à la politique économique gouvernementale actuelle.

Pour remédier à cette situation, le Congrès revendique avec force :

1) Une politique de hauts salaires;

2) L'application d'une double échelle mobile indexée sur l'évolution du budget-type, d'une part, et sur l'indice de productivité, d'autre part;

3) La réforme fiscale permettant une plus juste redistribution du revenu national, au bénéfice des travailleurs;

— La lutte permanente pour que soient rétablis les crédits d'investissement et de modernisation;

— Le retour à la semaine de 40 heures;

— L'expansion du mouvement corporatif sous contrôle des organisations de travailleurs